

Henri Laugier en son siècle

Jean-Louis CREMIEUX-BRILHAC

Henri Laugier, premier directeur du CNRS, qui prit, au nom de celui-ci, les brevets de l'équipe Joliot sur la fission atomique, Henri Laugier, recteur, en 1943, de la première Université française libre, Henri Laugier, premier directeur général des Relations culturelles, Henri Laugier, premier secrétaire général adjoint français des Nations Unies, chargé des affaires sociales au premier rang desquelles il mettait la recherche scientifique...

Pour avoir occupé, en position de pionnier, une telle suite de responsabilités en marquant chaque institution nouvelle de son empreinte, Laugier est, au même titre qu'un Paul Rivet ou un Julien Cain, une des figures emblématiques d'une fonction nouvelle apparue dans le deuxième quart de ce siècle: celle d'administrateur de grandes institutions scientifiques et de promoteur du développement intellectuel ou, plus spécifiquement parlant, du développement scientifique. La fonction apparaît à une phase charnière de l'évolution des sociétés occidentales, lorsque des minorités agissantes puis des dirigeants éclairés prennent conscience -pour partie sous la pression des menaces extérieures- du rôle nécessaire de l'État dans l'organisation de la recherche. La France ne faisait en cela que renouer avec une tradition, celles des savants de la Ière République, créateurs déjà de grandes institutions scientifiques. Mais, dans les années 1930, l'idée d'organiser la recherche semblait à beaucoup d'esprits contraire aux principes de liberté universitaire et de liberté du chercheur.

Lorsqu'en 1936 Léon Blum entreprend de mettre en oeuvre ce que nous appellerions une "politique de la recherche", Laugier reçoit le flambeau de ses aînés, Jean Perrin et Langevin, Urbain et Emile Borel, qui en ont été les promoteurs. Tout le désigne pour les responsabilités qui lui sont confiées: il installe le CNRS -pour un demi-siècle- dans ses murs, définit les premiers objectifs, guide les premiers pas.

L'oeuvre est interrompue par la défaite de juin 1940 et Laugier, après l'épreuve de l'exil, est appelé à d'autres tâches. Mais lorsqu'il regagne Paris au début des années 50, il est le lien entre la génération qui l'a précédé et celle qui le suit, entre les innovateurs des années 30 et ceux de la IVè République, puis de la Vè. Par son rôle à la présidence de la commission de la recherche du 2ème Plan, puis par ses liens avec Mendès France, président du conseil en 1954-55, sur lequel il aura exercé une influence comparable à celle de Perrin sur Blum vingt ans plus tôt, il a un rôle clef, à un moment crucial, dans le renouveau de la politique de la recherche qui sera pris en compte, en 1958, par le gouvernement du général de Gaulle.

L'apport de Laugier se limiterait-il à cela, il aurait sa place dans l'histoire du

mouvement scientifique français. Aussi les lecteurs des *Cahiers d'Histoire de la Recherche* sauront gré au prestigieux CNRS de la fin de ce siècle d'avoir voulu que ce numéro de revue lui soit consacré. L'équipe de rédaction s'est avant tout appliquée à mettre en lumière son rôle dans ces deux phases décisives. Et elle a tenu en même temps à le situer par rapport aux groupes de pensée et aux réseaux politico-scientifiques des deux périodes, avec lesquels il entretenait des liens étroits et dont l'influence fut plus grande qu'on ne pouvait le penser.

Mais Laugier ne se réduit pas à un palmarès de fonctions. Il est davantage que le titulaire de la chaire de physiologie du CNAM et de la Sorbonne¹ ou que l'administrateur de grandes institutions. Il est, pourrait-on dire, un homme carrefour, à la fois au carrefour des sciences dites exactes et des sciences sociales, au carrefour de la science et de la politique, mais aussi, singularité supplémentaire, à l'affût des formes les plus hardies de l'art contemporain pour lequel il se passionne. Esprit original aux facettes multiples, lanceur d'idées prémonitoires, promoteur des initiatives les plus variées, il est pendant cinquante ans, derrière le premier rang des grands décideurs politiques, à l'avant-garde de ceux qui sont les artisans de l'histoire. A ce titre, il mérite une biographie: elle est en préparation. Ce numéro des *Cahiers* la précède en éclairant de quelques coups de projecteur sa trajectoire en ce siècle. En mettant également en lumière les "réseaux de sociabilité" et les groupes de pensée qui ont pu contribuer dans l'entre-deux-guerres d'abord, dans les années 1950 et 1960 ensuite, à l'émergence d'une politique de la science en même temps qu'à une rénovation des structures scolaires et universitaires.

Henri Laugier dans son siècle -et quel siècle! Comme l'écrit Jean Coulomb, qui était son cousin et reste son meilleur témoin, en 1888, à la naissance d'Henri Laugier, la France était encore paysanne et morcelée (les Basses Alpes; la "grande montagne", près de Grenoble). La laïcité s'installait (un oncle curé, un père dans l'enseignement primaire). Des études secondaires à base littéraire. Un patriotisme général hérité de la défaite de 1871.

"La guerre de 1914 : le patriote antimilitariste s'y dépense sans compter, mais garde les yeux ouverts.

"Une médecine peu efficace, méprisée par les scientifiques, une physiologie et une psychologie sommaires: il tente d'en éviter les ornières en bifurquant vers la psychophysiologie et la psychotechnique.

"Politiquement, le radicalisme qui fait place au socialisme: il s'y engage, mais sait éviter aussi bien la dérive pacifiste que la dérive communiste.

"La peinture qui échappe au conformisme: il prend le parti des non conformistes.

"La nouvelle guerre: il refuse de s'incliner, devient l'animateur du mouvement gaulliste aux États-Unis.

"Un monde à reconstruire à l'âge de l'énergie atomique: il participe à l'élaboration des nouvelles structures internationales..."

Ce qui fait l'originalité de Laugier et qui donne son unité à une carrière aux multiples emplois, ce qui inspire son action, sa vie durant, et qui le projette dans vingt

¹ Sur l'activité de Laugier physiologiste, on se reportera à l'article que cette revue lui a précédemment consacré : W.H. Schneider, "Henri Laugier, the Science of Work and the Workings of Science in France, 1920-1940", *Cahiers pour l'histoire du CNRS*, n° 5, 1989.

créations nouvelles, toujours impatient, toujours novateur, c'est que la foi en la vertu efficace de la science s'allie chez lui au credo républicain et à l'exigence de solidarité, l'un et l'autre le soutenant dans la conviction que chacun se doit de contribuer au progrès humain, selon ses capacités et jusqu'à l'extrême de ses oeuvres. En cela, il a sa place non seulement dans l'histoire de nos institutions scientifiques, mais comme un relais dans l'histoire des idéologies qui ont sous-tendu le mouvement scientifique depuis l'époque des Lumières.

Grandi à la lecture du *Tour de France de deux enfants*, il est fils de la République, jacobin, franc-maçon par goût de la fraternité, scientifique sans en avoir les étroitesse, socialiste sans être pour un sou marxiste et sans adhérer à la SFIO- et romantique. Ah! oui, il est romantique, ce docteur en médecine et docteur ès-sciences, au point de persuader, en 1941, un jeune éditeur québécois de publier en un seul volume les poésies complètes de Victor Hugo, tant il croit au "geste auguste du semeur" et continue d'espérer en la République universelle. Homme du 19^e siècle par sa formation, il se rattache par sa culture familiale -et comme son maître, le physiologiste Lapique- à la tradition des pères fondateurs de la III^e République "démocratique et sociale" et à l'évangile des Droits de l'Homme. L'humour lui évite d'être naïf; le bon sens le sauve de ce qui chez d'autres tournerait au verbiage. Rien d'étonnant s'il s'enthousiasme, au début des années 1920, pour le mouvement des Compagnons de l'Université nouvelle dont il se fait pendant 7 ans le propagandiste et si le combat pour "l'École unique" reste, sa vie durant, un des fils conducteurs de son action militante. Rien d'étonnant s'il est parmi les fondateurs de l'Union rationaliste. Rien d'étonnant si, lorsqu'il est appelé en 1946 aux fonctions de secrétaire général adjoint des Nations Unies, il partage, comme il l'a partagée vingt ans plus tôt, l'illusion wilsonienne d'un gouvernement mondial du Droit et de la Science et si jusqu'à sa mort, malgré le démenti des événements et le scepticisme que lui opposent aussi bien Mendès France que de Gaulle, il croit aux possibilités de l'action internationale et persiste à prôner l'aide multilatérale aux pays en développement ou la création de laboratoires scientifiques internationaux.

Que ce soit en matière de progrès scientifique ou de progrès social, il se bat pour répandre et faire triompher ses idées, sans hésiter à pourfendre les cuistres, à dénoncer "les conservatismes universitaires" ou "la viscosité de l'Éducation Nationale". Mais s'il lui arrive de jouer à don Quichotte, il a toujours le souci que l'innovation soit opératoire. Il aime à répéter que "nous ne sommes pas sur terre pour faire des choses faciles". C'est en ce mélange de vues prospectives et de réalisations très concrètes qu'il est le plus moderne.

On verra comment, dès le premier combat qu'il livre -le combat pour l'École unique-, les ressorts du citoyen épris d'idéal se conjuguent chez lui à ceux du chercheur soucieux d'efficacité. S'il infléchit ses recherches dans les années 1920 de la physiologie vers la psychologie, c'est animé de la conviction que l'École démocratique, pour laquelle il milite, n'est viable que si elle est assortie d'une sélection et d'une orientation dont il appartient à la science d'éclairer les principes et les méthodes. Car s'il veut une École unique assurant l'égalité des chances et le recours à toutes les ressources de talent de la nation, il affirme également que l'enseignement doit être aussi individualisé que possible et que la science peut y contribuer. Ainsi se fait-il pluridisciplinaire. Il propage en France les concepts et les méthodes de la biométrie humaine. De son laboratoire sortent les premières études sur le développement physique et l'adaptation intellectuelle des enfants d'âge scolaire en fonction de leur

origine sociale.

De même, lorsque, nouveau venu dans le sérail, il est chargé de créer au ministère des Affaires Étrangères une direction des Relations culturelles, non seulement il y apporte une conception neuve des échanges culturels, mûrie depuis 1942 et la volonté d'une coopération scientifique internationale là où dominaient les tournées de conférenciers mondains, mais en dix huit mois, dans le désordre fécond de l'époque, il renoue les liens brisés par l'occupation, fait décupler le budget, crée un premier réseau d'attachés scientifiques et culturels, donne des dimensions sans précédent au détachement d'enseignants français à l'étranger.

Lutter! Convaincre! Agir! Concentrer l'énergie sur des réalisations prioritaires! "Vous avez les pleins pouvoirs pour 24 heures", aime-t-il à dire, "quels décrets prenez-vous ?"

Ainsi ne compte-t-on pas les institutions et les réformes qui lui doivent vie, directement ou indirectement, non plus que les publications. Il préside à la naissance du CNRS et il est associé à celle du Palais de la Découverte. Mais il est aussi, avec Piéron, le créateur de l'Institut National d'Orientation Professionnelle. Vingt ans plus tard, secrétaire général adjoint des Nations Unies, chargé des affaires sociales, il a sa part dans la naissance de l'UNESCO, de l'OMS et du FISE, il peut passer, au même titre que son ami René Cassin, pour un des pères de la Déclaration Internationale des Droits de l'Homme, il est le pionnier de la coopération internationale en matière sociale et engage une lutte de vingt ans pour la création de laboratoires internationaux de recherche.

Membre du conseil exécutif de l'UNESCO de 1952 à 1958, il ne se contente pas de critiquer une conception qui tendrait à transformer l'Organisation en un institut d'assistance, principalement chargé de fournir aux États membres les services d'experts: il bataille pour le renouvellement des techniques documentaires, notamment au bénéfice des pays du tiers monde, et pour le recours à l'audiovisuel au service de l'enseignement et de la culture. Comme l'a rapporté dans une étude antérieure Yves Brunsvick, secrétaire général de la commission française pour l'UNESCO, il réclame avec la même vision prospective le développement maximum des recherches en sciences sociales, convaincu, lui, le physiologiste, que "le siècle prochain sera celui des sciences sociales"².

S'il prend sa retraite en 1958, c'est pour s'engager dans des réalisations nouvelles: il donne vie à l'Institut du Développement économique et social (I.E.D.E.S.) de l'Université de Paris dont il a obtenu la création et qu'il dirige jusqu'à 1960. La même intuition des problèmes d'avenir le fait batailler pour la création, à l'Université de Nice, d'un Centre d'études et de recherches interethniques. Il profite de son indépendance pour multiplier les articles de presse où il expose ses vues, toujours dans un sens opératoire, sur les sujets les plus variés. Une sélection de ces articles, réunie sous le titre *Civisme national et civisme international* dit assez que ce libre esprit a été un citoyen du monde.

Citoyen du monde par la conscience qu'il a de ses responsabilités d'homme. Citoyen du monde par l'étendue et le niveau de ses amitiés, d'Yvon Delbos à Léon Blum, de Vincent Auriol à Mendès France, d'Eleanor Roosevelt à Nehru, du biologiste britannique Solly Zuckermann au couple suédois des Myrdal ou au Chilien Santa Cruz, et de Picasso à Fernand Léger. Citoyen du monde par la curiosité et les multiples objets d'intérêt d'un esprit qui avait fait de l'art "un de ses hobbies". L'appartement de la rue de

² Yves Brunsvick, "Laugier à l'UNESCO", *Matériaux pour une biographie d'Henri Laugier*, n° 1, 1991.

Babylone et la villa de Shady Rock qu'il partagea pendant ses vingt dernières années avec Marie Cuttoli, rénovatrice de la tapisserie avant Lurçat, furent des hauts lieux; les esprits les plus originaux du temps s'y rencontrèrent, entouré des oeuvres représentatives de "l'art le plus énergique": car - le portrait serait incomplet si on ne le rappelait- Laugier et Marie Cuttoli ont été depuis les années 1920 parmi les champions de l'art d'avant garde: ils ont aimé et parfois aidé Picasso, Juan Gris, Léger, Chagall, Dufy, Henri Laurens. Laugier avait fait commander à Dufy la fresque de "La fée Électricité" pour l'exposition internationale de 1937 et avait recommandé Robert et Sonia Delaunay pour la décoration du Palais de la Découverte.

A quatre vingts ans, faisant ses adieux au monde universitaire, Laugier rappelait le mot de Prévert: "Trois cigarettes dans le paquet et je m'en vais" et lançait à ceux qui devaient être ses successeurs une dernière recommandation: "Voyez Grand, Voyez Loin, -et dépêchez-vous".

Avant de s'en aller, comme il disait, Laugier et Marie Cuttoli avaient donné 24 toiles et papiers collés de Picasso au Musée National d'Art Moderne en même temps qu'ils léguaient une large fraction de leur avoir au CNRS.

Libre esprit généreux, bien souvent en avance d'une idée sur son temps et n'ayant peur de personne quand il luttait pour une cause, Laugier a apporté au développement scientifique et à la coopération sociale internationale la passion du rêve prométhéen: "Non, l'on n'enchaînera pas Prométhée", affirmait-il en mai 1955 devant l'Union rationaliste. Comme Jean Cocteau, dont il appréciait l'imagination surréaliste mais détestait les afféteries, si on lui avait demandé: "Votre maison brûle, qu'emportez-vous?" il aurait répondu: "Le feu".